

Quand les îles ont des ailes

Jacqueline Bouchard

Number 24, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10134ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

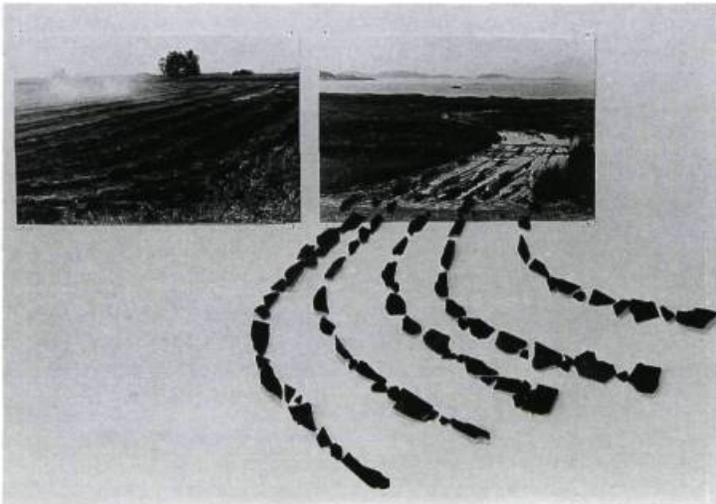
Cite this article

Bouchard, J. (1993). Quand les îles ont des ailes. *Espace Sculpture*, (24), 20–22.

QUAND LES ÎLES ONT DES ailes

Jacqueline Bouchard

Joan Baker et Jacques Desruisseaux,
L'Isle-aux-Grues. Exposition présentée chez Regart,
Lévis, du 11 au 25 octobre 1992.



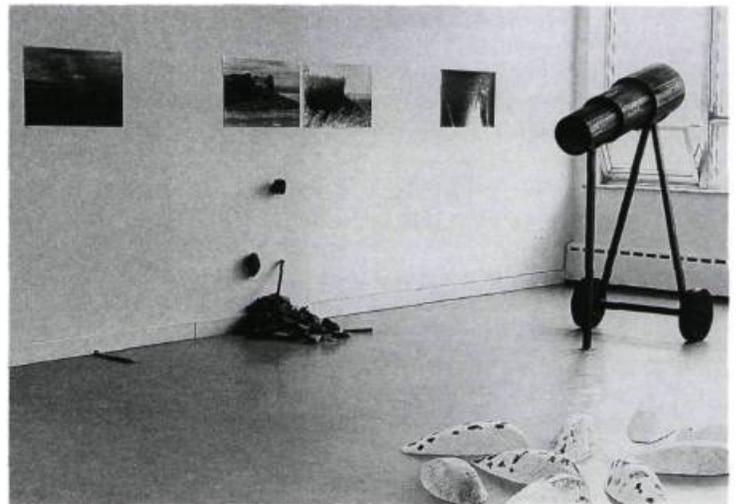
Une île est un point : un point d'arrivée, un point de départ pour l'aventurier, un point-virgule pour le navigateur en transit, le point des exclamations du vacancier ou le point des interrogations

du naufragé, les points de suspension, encore, mis sur le trajet de l'exilé ou de l'anachorète... deux points : une île est toujours un point, quelque part ailleurs au large de nos habitudes, loin des côtes connues du quotidien. Elle existe toujours quelque part, dans notre réalité ou notre imaginaire, attendant d'être soit abordée, soit larguée, selon que l'on veuille s'échapper "à l'intérieur de" ou "hors de".

C'est ainsi que les humains se fabriquent des lieux édéniques ou maudits, enclaves réelles ou fantasmagiques qui ont pour fonction de circonscrire et de cristalliser le rêve ou l'angoisse, l'espoir ou le désespoir, le bien ou le mal. Aussi bien les aventures d'Ulysse que celles des héros inter-galactiques de science-fiction contemporains se déroulent d'îles en îles, mondes clos mystérieux, porteurs de voluptés ou d'horreurs. Chaque époque de notre histoire, en effet, possède de ces paysages à la fois merveilleux et maléfiques, telles la Tahiti de Gauguin et la Sainte-Hélène de Napoléon, la

Margarita des touristes et l'île du Diable de Dreyfus et de Papillon, plages d'évasion ou rochers inhospitaliers.

Combien de mythes cosmogoniques, combien de peuples, à l'instar des textes bibliques, décrivent-ils l'avènement de leur propre monde comme une émergence hors de la turbulence des eaux ? Et combien de conquérants, délaissant leurs royaumes pour les mers incertaines, ont-ils repoussé, au fil des siècles, les frontières du connu et élargi leur pays originel, avides de terres somptueuses et de plus en plus inaccessibles ? Ils ont fini par les trouver tous, ces



rivages, fruits de cette fameuse *nostalgie des origines* dont parle Mircea Eliade. « Dieu m'a fait le messager d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre [...] et Il m'a montré le lieu où le trouver », disait Christophe Colomb dans son *Livre des Prophéties*, voyant dans le continent découvert, tels beaucoup de ses contemporains, un second Paradis Terrestre.¹ Maintenant que les mondes inconnus se font rares, il nous faut donc les inventer.

N'y aura-t-il eu qu'un seul Alexander Selkirk, le Robinson Crusoe de Defoe ? L'île déserte est devenue cet espace investi de nos rêves, que la plupart d'entre nous, si d'aventure ils(elles) le parcourent, le feront moins de manière initiatique que sporadique, de préférence

au milieu de l'hiver. Aujourd'hui, les seules îles noires battues par les flots demeurent celles que le mazout a souillées et les oasis enchanteresses, déjà explorées par l'agence de voyages, naviguent

Joan Baker, Jacques Desruisseaux, L'Isle-aux-Grues, 1992. Détail de l'exposition à Regart, Lévis. Photo : Joan Baker.

elles-mêmes jusqu'à nous. Elles nous sont livrées imprimées, détaillées, étiquetées, en couleurs, décorées d'anecdotes exotiques dont le forfait d'excursion garantit l'actualisation, le récit précédant en quelque sorte le déplacement. C'est donc en espérant «s'illustrer» personnellement dans une histoire déjà écrite que s'embarque la voyageuse ou le voyageur. La seule inconnue de l'équation, ici, c'est elle ou lui qui se rêve elle-même ou lui-même à l'intérieur d'un décor déjà là.

Joan Baker, dans l'installation-photo *L'Isle-aux-Grues*, modifie cette topographie de nos territoires réels et imaginaires. L'oeuvre n'invite pas au voyage mais nous situe d'emblée au coeur de celui-ci. L'île est là, autour de nous, puis en nous. Le rêve «s'installe» donc plus tôt que prévu, à travers et à cause de cette installation qui, non seulement re-présente l'Isle-aux-Grues, mais nous la présente réellement, au sens propre et au sens figuré, par les photos et les objets qui la reconstruisent dans le lieu d'exposition. On dirait presque, sous réserve de déprécier l'oeuvre, que c'est un merveilleux dépliant publicitaire, comme ils devraient être conçus, puisque l'endroit de convoitise est actualisé in situ. Le rêve naît de la contemplation et de l'imprégnation du paysage insulaire dans lequel cheminent les visiteurs, exactement comme ils le feraient s'ils avaient fait le voyage jusque-là. On ne rêve plus à l'île, on rêve dans l'île.

Pendant deux semaines, Joan Baker a «vécu» cette île, vêtue de sa caméra, de son journal de bord et de sa besace à trésors, dans laquelle elle recueillait les objets les plus signifiants de son dialogue intime avec la nature. Ces précieuses confidences que les falaises ou la grève lui ont confiées, elle nous les donne à partager, jouant de l'installation ou du trompe-l'oeil avec les photos, les pierres et les joncs. On ne remarque même pas l'absence de l'Autre, c'est-à-dire l'absence de la zone plus civilisée et centrale de l'île, avec ses gens et ses habitations. À peine un champ cultivé qui rappelle la présence des agriculteurs, ou ce vieux divan envahi par la végétation qui témoigne d'une opération humaine. Le reste est sans âge, comme les ruines énigmatiques, identifiables uniquement par les familiers du coin.

Non pas que l'artiste ait tourné autour de son sujet, autour de son île, au contraire. Les images qu'elle a choisi de nous montrer sont autant de visages, de fragments, de postures d'un corps étudié avec passion et méditation. Dans la distance ou la promiscuité, elle raconte les espaces publics ou très privés d'un paysage. En faisant une ethnographie poétique des rivages, Baker explore fidèlement, presque scientifiquement, l'Isle-aux-Grues, mais avec la minutie et la générosité d'une amante. Cela ne relève pas de la psychanalyse, pourtant, et n'a rien à voir avec la quête tragique du Robinson de Michel Tournier², désespéré de solitude, qui fait de l'île tour à tour sa mère, l'incarnation de sa sexualité et sa maîtresse.

Elle explore aussi le thème plus général de l'île, celle de nos fantasmes, où la plage déserte ou désertée tantôt se faufile entre la mer et la falaise, entre l'eau et la végétation, tantôt devient batture offerte à nos pieds nus, sous les cris des oiseaux marins. C'est sauvage, c'est simple, c'est pur comme l'air salin, comme la lumière qui miroite dans les méandres tracés par la marée. La vie, il faut la trouver là où Baker l'a tranquillement repérée: dans les parois représentatives des rochers, dans la force silencieuse des vieilles constructions abandonnées, dans la courbure de l'herbe, dans ces cailloux qui jaillissent de la photographie et dégringolent le long du mur, comme si la parole vivante de l'île résonnait dans le lieu social de la galerie.

Toute la réussite de l'exposition, réalisée conjointement avec le sculpteur Jacques Desruisseaux, réside précisément dans une connivence sentie mais «objective» avec le sujet. La relation privilégiée entre l'artiste et l'Isle-aux-grues constitue à la fois la prémisse et le résultat de l'installation photographique, une oeuvre où la photo-

graphe et le sujet se connaissent sans rien perdre de leurs identités respectives.

Des îles et des idylles : les voyages de la mémoire

L'île-mirage qui se love dans la lumière océane appelle les voyages, certes, mais aussi les découvertes. C'est la terre nouvelle que l'on nomme, la faune et la flore qui étonnent, le peuple inconnu dont les coutumes fascinent, les objets mystérieux ou le trésor fabuleux qui apportera la richesse. Plus simplement, ce peut être ce lot de souvenirs hétéroclites que l'on glane le long de son itinéraire à travers l'exotisme, fétiches magiques enfilés un à un sur le lacet de la mémoire du voyage. Les découvertes, à leur tour, font naître les récits, les anecdotes, les rumeurs et les idées.

Les grands explorateurs de jadis ont en effet rapporté bien plus que de l'or et des plantes étranges dans leurs navires. Ils avaient déjà, dans leurs cales, les fondements d'un nouvel ordre économique et, surtout, d'une nouvelle conception de l'univers. La rencontre avec l'Autre, tantôt cordiale mais souvent désastreuse, allait d'une manière ou de l'autre bouleverser la vision philosophique du monde. Un grand courant de polémiques, alimenté par des comptes rendus de voyages de plus en plus nombreux, venait de jaillir au coeur de l'Histoire et allait inonder désormais toutes les sphères de l'activité humaine, depuis le monde des affaires à celui de la politique, depuis les conversations de salon jusqu'aux discours des intellectuels et des scientifiques. C'est ainsi que, en navigant d'une île à une autre, on navigue toujours d'un monde à un autre; que les nouvelles géographies physique et humaine recensées s'impriment en nous et redessinent la cartographie de notre savoir et de nos idées. Ces idées circulent ensuite, au même titre que les cadeaux et les souvenirs que l'on distribue aux proches.

Aujourd'hui, toutes les îles semblent avoir été découvertes, au sens ethnocentrique que l'on donne à ce mot. Mais il y a toujours en réalité des îles mentales, des images ou concepts qui, au moyen de traces diffuses, continuent de nous interpeller en art comme ailleurs. La grande différence, maintenant, tient au fait que les idées se promènent librement sans que l'on sache trop de quelles îles elles nous parviennent. Une profusion de messages informatifs compose le chapelet des mémoires intimes et des consciences collectives: objets, lectures, rencontres, activités culturelles, événements sociaux, nouvelles de l'actualité, etc. Toutes ces expériences sont comme autant de perles ajoutées sur le collier de notre périple personnel dans l'existence. Or, si un seul contact avec la grande île du *Nouveau Monde* a suffi à bousculer toute une époque, il y a 500 ans, comment prétendre, à l'ère des communications, qu'il soit possible de posséder un «chapelet mnémonique» individuel vierge de tous ces reportages qui nous atteignent? Comment renoncer à voir toutes ces îles qui nous habitent malgré nous?

Je trouve une certaine jouissance, pour ma part, à fabriquer des correspondances. Je dirais, à composer des chapelets de correspondances, en art comme ailleurs. Le carton d'invitation de *L'Isle-aux-Grues*, par exemple, suggère un rapprochement fascinant avec un site réel situé au coeur de la grande île indonésienne de Sulawesi. Coïncidence d'autant plus étrange qu'involontaire: ces personnages de Desruisseaux alignés dans une crevasse rocheuse et photographiés ensuite par Baker reproduisent ces mannequins que les Torajas vont installer dans les falaises lors de leurs rites funéraires. Et curieusement, dans l'oeuvre *Trophée de chasse* du sculpteur, la tête de boeuf qu'il a formée avec deux appelants renvoie encore à la société toraja, dans laquelle le buffle joue un rôle prépondérant. Associations faciles, direz-vous. Et contestables. Mais je trouve une certaine jouissance, je le répète, à établir des correspondances.

J'aime penser qu'il y a encore des îles, et que les gens vont d'une île à l'autre en échangeant des récits. Que tous les voyageurs ne se déplacent pas nécessairement en solitaire, d'un point A à un point B, en quête d'illusoires eldorados, mais que certains préfèrent louvoyer d'îles en îles, en récupérant les points de suspension, en découvrant l'inconnu à l'intérieur du connu. En savourant l'insularité des choses par le dedans.

Joan Baker et Jacques Desruisseaux ont exploré l'Isle-aux-Grues par le dedans. Ils en ont vécu l'insularité en multipliant les perspectives. Le résultat de cette expérience se traduit de manière sobre mais éminemment évocatrice, dans une sorte de récit de voyage. Dans cette île relatée, les concordances internes du discours s'élargissent sur des réminiscences plus larges. Volontaires ou non, objectives ou subjectives, ces concomitances n'en sont pas moins présentes. C'est ainsi que ces strates dans les falaises photographiées, qui ne sont peut-être qu'un très gros plan d'une portion de celles-ci, rappellent l'alignement de maisons troglodytiques que l'on peut notamment observer au Mexique ou dans le sud des États-Unis. Cette ruine d'un vieux quai ressemble à quelque vestige maya du Yucatan alors que les débris de démolition qui l'accompagnent, empilés sur le plancher, nous ramènent à des codes visuels très contemporains.

Les œuvres de Jacques Desruisseaux renvoient à des associations formelles, géographiques et historiques qui repoussent les



strictes limites de son sujet. Certaines sont le résultat de sa propre réflexion sur l'Isle-aux-Grues. Il peut s'agir d'un parcours dans le temps, tel son *Monument aux Irlandais*, qui est un hommage aux morts décimés par la maladie sur la Grosse-Île, dite de la Quarantaine. Ou encore, comme dans *Appareil d'observation*, d'un tendre clin d'oeil à la vie intime des oies, captives insouciantes à l'intérieur d'un télé-objectif qui ressemble dangereusement à un canon.

L'usage de cailloux ou de graviers, tel qu'on l'apprécie dans l'exposition de Joan Baker et de Jacques Desruisseaux, est une pratique assez répandue en art contemporain. La fabrication d'effigies, personnages ou statuettes, comme celles des *Insulaires* de Jacques Desruisseaux, aussi. Je pourrais même dire que cela n'est pas récent puisque je possède chez moi une sculpture, un personnage fait de pierres collées rappelant un des *Insulaires*, et réalisée par un artiste corse il y a déjà plusieurs années. Certains matériaux ou certaines formes quittent ainsi tel espace particulier pour s'immiscer dans ceux d'un grand nombre d'artistes, de façon non concertée, spontanée, ou

par diffusion. Le matériau et la forme deviennent alors des codes parmi d'autres qui, pour en avoir perdu leur caractère d'originalité ou de percutance, n'en demeurent pas moins une manière d'exprimer quelque chose, un médium auquel on demande avant tout l'adéquation à l'idée qu'il prétend soutenir.

Dans le cas de la murale *Les Insulaires*, cette intention est remplie. Les quelques 250 individus en pierre sont disposés de face, par groupes ou isolés, sur des lignes plus ou moins horizontales rappelant les strates des escarpements de l'île. Ils sont tous assemblés chacun selon le même modèle, c'est-à-dire avec une pièce centrale triangulaire inversée dont le sommet, c'est-à-dire la base du triangle, est tronqué en diagonale. Cette diagonale et la taille différente des figurants créent un mouvement de perspective qui vient animer l'obsédante répétition d'une forme à la fois toujours similaire et différente, associée à l'artéfact: pointe de flèche archaïque, momie fusiforme ou archétype spirituel. Une tension s'installe, alimentée par l'ambiguïté du dispositif. C'est que les insulaires, nous dit l'artiste, les vrais ou ceux de la murale, ne se livrent pas facilement. Ils vous observent, bien campés sur leur territoire, et se méfient des étrangers. On est donc contraint de demeurer à fleur de roche, devant la froide et lisse apparence de ces gens dont l'intérieur demeure inaccessible.

Toute l'exposition est finalement habitée par un constant mouvement de va-et-vient vers le sujet et hors du sujet. Un respect de l'Autre mêlé d'un désir de l'appivoiser, des moments privilégiés de confidences suivis d'échanges plus formels. Ces variations de fréquences caractérisent et modulent le dialogue des artistes avec l'Isle-aux-Grues, un dialogue qui nous entraîne vers d'autres îles plus lointaines, nous rappellent qu'elles existent et que les gens voyagent de



l'une à l'autre en échangeant des récits. Pour le plaisir du récit, bien sûr, puisque les îles diffèrent toujours d'un récit à l'autre et qu'elles donnent lieu quelquefois à des rumeurs séduisantes. ◀

NOTES

1. Eliade, Mircea, 1971, *La nostalgie des origines*, Paris : Gallimard, Col. Idées.
2. Tournier, Michel, 1972, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, Col. Folio.

(PHOTO DE GAUCHE) Joan Baker, Jacques Desruisseaux, *L'Isle-aux-Grues*, 1992. Détail, Photo de Joan Baker servant au carton d'invitation pour l'exposition à Regart, Lévis.

(PHOTO DE DROITE) Joan Baker, *Le quai-foin*, 1992, 50,8 x 60,96 cm. Détail de l'exposition *L'Isle-aux-Grues*, à Regart, Lévis. Photo : Joan Baker.

Throughout the photo-installation of Joan Baker and Jacques Desruisseaux, the author explores the use of space inspired by the image "island" in the private and the collective imagination. She also approaches the phenomenon of borrowing, circulation, or diffusion of visual codes and the concepts of actual art.